

MIRBEAU EN ARIÈGE

On sait qu'au lendemain du coup d'État du 16 mai 1877, Octave Mirbeau a été nommé chef de cabinet du préfet de l'Ariège, grâce à la protection du tout-puissant baron de Saint-Paul. Ainsi, le futur chantre de l'anarchisme, le justicier sans peur et sans reproche, a servi pendant six mois l'Ordre Moral mac-mahonien, avant d'assumer, pendant près d'un an, la direction de l'organe du saint-paulisme, *L'Ariégeois* ! Dans son parcours politique *a priori* déconcertant, ce séjour ariégeois fait tâche, de même que les articles antisémitiques des *Grimaces*, en 1883.

Pour essayer d'y voir plus clair et nous permettre de juger sur pièces, Jean Philippe a entrepris de collationner les articles parus dans *L'Ariégeois* d'avril 1878 à janvier 1879, les uns signés Mirbeau, les autres anonymes, d'autres encore parus sous des signatures de fantaisie ou sous divers pseudonymes. On ne saurait trop l'en féliciter. Car il met ainsi à la disposition des mirbeaulogues et des mirbeauphiles une documentation difficilement accessible, sauf à se déplacer jusqu'à Foix pour y consulter les collections du journal bonapartiste conservées aux archives départementales. Que ressort-il de ces documents, pratiquement tous inédits ¹ ?

Notre polémiste y sert, comme il se doit, la cause de son patron, le baron de Saint-Paul, c'est-à-dire, à première vue, le camp du conservatisme social et du cléricanisme, inséparable apparemment de la préservation de l'ordre. Il défend le personnel conservateur du département, se fait l'apologiste d'un catholicisme respectueux des traditions contre des curés républicains tels que Cabibel, et, surtout, il y pourfend et tourne en dérision les politiciens, journalistes et administrateurs du camp d'en face, qui se disent républicains, et qui sont à ses yeux triplement coupables, pour la plupart, de renier leurs engagements antérieurs au service de l'Empire, d'être totalement incompetents et de parti-pris, et de se trouver, *volens nolens*, dans le même camp que les communards, "*assassins*" de l'archevêque Darboy. Prolétaire de la plume, il semble donc bien n'avoir été que la voix de son maître : "*le journaliste se vend à qui le paye*", ne cessera-t-il plus de répéter, en guise de justification *a posteriori*.

Cependant, à y voir de plus près, le bonapartisme affiché est plus problématique et notablement moins réactionnaire qu'il y paraît au premier abord. Ainsi, il écrit à son concurrent, le pharmacien républicain Édouard Descola : "*L'Empire, c'était la Révolution qui continuait, mais la Révolution domptée, assouplie par la cravache de l'autorité.*" Formule étonnante, et révélatrice de la consubstantielle ambiguïté du bonapartisme : parti fourre-tout et interclassiste, le parti impérialiste prétend dépasser les contradictions entre l'Ordre et le Progrès et réconcilier les classes antagonistes grâce à une prospérité générale et à une stabilité politique qui préservent les acquis de la Révolution ². Par opposition à cette conception idéalisée de l'Empire, la République est complètement discréditée : elle apparaît, d'une part, comme une source de désordre politique et de crise sociale, et, d'autre part, comme le triomphe d'une bourgeoisie exécrée et d'un personnel incompetent et arriviste, à l'image des d'Artigues, Bouillard et autres Grimanelli ou Sentenac : "*La République, c'est le triomphe de la bourgeoisie sur le peuple, du grand sur le petit, du gras sur le maigre. On se sert des ouvriers, quand on a besoin d'eux ; on les caresse, on aiguise leurs espérances sociales, on flatte leurs instincts facilement portés à la haine du fond de leurs misères, puis, quand il faut payer... un bourgeois vient, qui happe la part du gâteau et la dévore à belles dents.*" Comment ne pas penser à Isidore Lechat... ou à Bernard Tapie ? Mirbeau restera fidèle à cette vision démystificatrice de la pseudo-République, si mal nommée, qui, loin d'être la "chose du peuple", n'est que l'apanage d'une poignée d'exploiteurs qui écrasent le peuple grâce à la duperie du suffrage universel. Ce n'est pas sur leurs proclamations progressistes et sur leurs promesses électorales démagogiques qu'il faut juger les gouvernants et les politiciens, mais sur leurs actes : "*Nous jugeons les hommes, non par les opinions qu'ils arborent, mais par les œuvres qu'ils*

1 Les seuls que j'avais eu la patience de copier sont les lettres de Mirbeau publiées dans *L'Ariégeois* et qui doivent être recueillies dans le premier volume de sa *Correspondance générale*, prêt à paraître à l'Âge d'Homme depuis... cinq ans !

2 Sur ce point, voir mon article "Octave Mirbeau et l'Empire" dans les Actes du colloque *L'Idée impériale en Europe, Littérature et Nation*, université de Tours, 1994.

produisent et le bien qu'ils répandent autour d'eux."

Ainsi, tout en vendant sa plume au camp conservateur, auquel il donne tous les gages désirables, le futur justicier n'entend pas moins défendre la cause des petits, des sans grade, des sans voix, de tous ceux qui sont victimes de l'arbitraire du préfet ou du clientélisme des politiciens, qu'ils soient instituteurs, médecins, gardes-champêtres, fonctionnaires ou cafetiers. Dès sa prise de fonction de rédacteur en chef de *L'Ariégeois*, il annonce clairement la couleur : c'est par "*la publicité, la publicité ardente, acharnée, qui ne se lasse et ne se rebute jamais*", qu'il entend combattre "*tous les abus de pouvoir, les actes de violence, d'intimidation, de pression, qu'ils émanent du premier magistrat du département ou qu'ils viennent de ses subordonnés.*" Entre le rédacteur en chef de *L'Ariégeois* et le grand journaliste de *La France*, du *Figaro*, du *Journal*, de *L'Aurore* et de *L'Humanité*, il n'y a, de ce point de vue, aucune solution de continuité : la presse est utilisée comme un outil au service "*de la justice et du droit*".

Il est cependant bien gênant que le futur Don Quichotte s'emberlificote lamentablement dans des querelles que l'on pourrait qualifier de clochemerlesques. Qu'un grand esprit comme le sien et qu'une plume aussi exceptionnelle consacrent tant de temps et de colonnes aux questions d'histoire posées par un pion de collègue du nom d'Irénée Chausson, aux processions de Montardit, à la tournée de révision du préfet d'Artigues ou aux éditoriaux du pseudo-Jean Sincère, cela peut apparaître comme un beau gâchis. Certes. Cependant, on peut se demander si Mirbeau, malgré toutes ses déceptions, n'en a pas tiré profit. N'y a-t-il pas, tout d'abord, enrichi son "*herbier humain*", comme le dira son double d'*Un Gentilhomme*³ ? N'est-ce pas parce qu'il a été mêlé de près à ces dérisoires querelles de clocher qu'il a vu les hommes tels qu'ils sont, dans leur sottise, leurs petitesesses, leurs lâchetés, leurs mesquines ambitions, leur insondable médiocrité, et qu'il a pénétré dans les coulisses de la politique, de l'administration et du journalisme, vacciné à tout jamais contre toutes les "*grimaces*" trompeuses des puissants et des riches ? Et puis, n'y a-t-il pas aussi fourbi ses armes de polémiste ? Avant de se lancer dans les grands combats politiques et esthétiques qui seront les siens, ne fallait-il pas qu'il fit ses preuves et ses gammes ? Les colonnes de *L'Ariégeois* lui ont servi de terrain d'entraînement, plus efficacement encore que ses lettres d'antan à son confident Alfred Bansard, destinataire souvent réduit au rôle d'utilité transparente⁴. De ses missives de jeunesse à sa copie de *L'Ariégeois* et à ses articles de la maturité, la continuité est évidente, et ce sont les mêmes procédés qu'il affectionne et qu'il met en œuvre, c'est le même humour pince-sans-rire, le même recours à la parodie - celle de Victor Hugo est un chef-d'œuvre du genre - , la même aptitude à ridiculiser ses adversaires et à les réduire, par la caricature et la dérision, à leur minimum de malfaisance.

Non, décidément, si déconcertant que soit le séjour ariégeois de Mirbeau au regard de ses combats à venir, si décevantes qu'apparaissent aujourd'hui ses polémiques avec les feuilles de chou locales, il s'agit pourtant là d'expériences qui n'ont pas été inutiles pour lui, et qui, même, lui ont peut-être été nécessaires pour accumuler des observations utiles, se libérer des respects mensongers et des valeurs mystificatrices, et éprouver sa plume en vue de luttes autrement plus importantes à ses yeux.

Pierre MICHEL
Président de la Société Octave Mirbeau

³ Roman inachevé, publié après sa mort, en 1920. Le narrateur en est un prolétaire de la plume, devenu secrétaire particulier - comme Mirbeau - d'un hobereau normand.

⁴ *Lettres à Alfred Bansard des Bois (1862-1874)*, publiées par mes soins aux Éditions du Limon, Montpellier, 1989.